

Journal de Kabul n° 4

Une mission au service du développement de l'Afghanistan ou les questions liées à l'aide dans un pays en conflit et les interrogations posées par la présence des hommes et des femmes qui la font

« Ailleurs est un mot plus beau que demain »

Paul Morand

« Quand je me suis mis quelque fois à considérer les diverses agitations des hommes, et les périls et les peines où ils s'exposent, dans la cour, dans la guerre, d'où naissent tant de querelles, de passions, d'entreprises hardies et souvent mauvaises, j'ai dit souvent que tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne savoir demeurer en repos dans une chambre. »

Pascal

« La vie, c'est ce qui t'arrive quand tu es occupé à faire d'autres plans »

John Lennon

Chacune de ces pensées et d'autres plus loin dans le texte, dont une seule est pascalienne, a quelque chose à voir avec ce qui va suivre...

Ce numéro 4 a été commencé le 11 octobre et sera fini début janvier. Il pourra ainsi paraître décousu, un peu comme la vie qui nous prend parfois par surprise comme le chante John Lennon...

Prologue :

Trois mois réels passés à Kaboul. Après la découverte des premiers jours est arrivée la phase d'interrogation sur la mission à remplir et sur ma capacité d'accepter les contraintes fortes de confinement qui pèsent sur le quotidien. Moment de doute. Les proches manquent soudainement après une première excitation liée à la nouveauté et à la découverte d'une vie nouvelle. Une forme particulière de quotidien s'installe même si les changements d'hôtel (4 le premier mois), l'absence dans les premières semaines avant le déménagement, d'un réel espace personnel et professionnel mais aussi la prise de connaissance progressive des dossiers nombreux et complexes laissent toutefois des marges importantes dans les habitudes. L'entrée dans les projets de développement financés par l'AFD et la contribution à la gestion de l'agence a permis de passer cette phase de doute. Le déménagement dans la nouvelle maison-bureau-logement, à la fois agréable et vaste, a permis d'avoir une maîtrise de son environnement, même réduit à un espace domestique limité.

Avoir son bureau au dessus de sa chambre offre aussi l'opportunité d'y passer un temps important permettant de remplir les tâches infinies liées des mille et une choses à faire dans une agence à l'étranger, ma « petite entreprise » comme le chante Bashung, en plus de la lecture des innombrables rapports sur le pays. Tout ceci explique aussi le délai pris dans la rédaction du numéro 4... D'autres éléments y ont aussi contribué que j'évoquerais dans ce journal.

Dans ce Journal, je questionnerai la situation afghane, à travers la compréhension encore superficielle des enjeux que ce pays subit et dont elle n'est qu'en partie seulement, à l'origine. Sur ce point, les échanges avec les personnels de l'agence montrent que la question de la qualité des responsables de la situation afghane peut surprendre... J'évoquerai la question de la décision, à la fois de partir et du choix de venir à Kaboul.

Les (bonnes) surprises

J'ai envie de commencer par évoquer des moments où l'on sort d'un quotidien limité par des tâches professionnelles lourdes et les contraintes de déplacement. D'abord, ce sont des rencontres avec des gens ou de situations originales, certes infiniment moins que je le souhaiterais mais comme elles sont rares, il convient de les savourer à leur juste prix. Dans ces rencontres la découverte de *l'Institut Français d'Afghanistan* (IFA), à la fois centre culturel et bibliothèque, pratiquement le seul lieu à ma connaissance ouvert à un large public et qui permet des rencontres avec des artistes, la culture contemporaine mais aussi traditionnelle. J'ai ainsi assisté pendant une à deux heures un samedi après midi au début octobre à la 2^e fête du rock en Afghanistan dans ce bel espace, une sorte d'îlot de paix au centre de la ville. Occasion de découvrir une communauté particulière faites des jeunes afghans bien sûr, de quelques expatriés eux aussi en majorité jeunes dans une ambiance

cool, un peu « bobocultu », avec le plaisir de regarder des tenues vestimentaires « rock attitude ». Avoir ressenti pour être venu à pied depuis l'hôtel, le décalage qu'il y avait entre l'esprit festif à l'intérieur et de l'autre côté du mur, un univers traditionnel où règnent la barbe, la tenue traditionnelle afghane et la burka et une certaine fébrilité du quotidien marquée par les déplacements pressés, les klaxons incessants des automobiles prises dans le trafic dense du début de la semaine, a été une source d'inspiration ouvrant la perception intime des tensions existantes entre modernité et tradition, le visible du dedans et du dehors... Les activités de l'IFA se construisent avec les contraintes de sécurité : le programme des festivités se dévoile au dernier moment pour éviter tout risque d'attaque programmée...

La seconde occasion est *la visite d'une école* dirigée par Afghanistan Demain, une ONG franco-afghane (financée par l'AFD depuis peu) qui scolarise des jeunes, garçons et filles mélangées, dans un quartier populaire de Kaboul. Les enfants sont majoritairement des enfants de familles pauvres qui vivent en partie dans la rue pour gagner leur vie et celle de leur famille. La volonté d'un homme, un ancien enfant des rues lui-même, pris en charge par un prêtre français pendant très longtemps installé dans ce pays, et qui, à son retour de France pendant les talibans, a créé cette association pour aider ceux avec lesquels il a partagé une même expérience et dont il a pu s'échapper. Reviens à ma mémoire à cet instant, l'image perturbante d'une gamine de l'âge de Victor, mon fils, qui s'était mis devant notre voiture, avec sa mère en arrière plan cachée sous sa burka/burqa, la nuit dans un boulevard à la fois très large, très sombre et très fréquenté, pour mendier quelques sous, tout près de cette école...

Une *autre mère*, américaine celle-là (même si je l'aurais bien imaginée anglaise) accompagnée elle-aussi de sa fille, venues toutes deux assister à la projection de la fiction réalisée par son fils projetée pour la première fois en Afghanistan « Buzkashis Boys¹ » à l'IFA. J'y étais allé afin d'expérimenter ma première sortie culturelle afghane, ce qui m'a permis de découvrir la fête du rock évoquée plus haut qui s'y tenait le même jour. Elle était comme elle me l'a expliqué ravie de ses visites et la découverte du pays. Elle avait su prendre le risque de dépasser les préjugés, grâce à son fils et à la magie du cinéma. La rencontre avec Agnès Devictor, une universitaire qui travaille notamment sur la représentation de la guerre² en Iran et Afghanistan, sujet qui m'intéresse bien sûr...

La *découverte de quelques restaurants* : Le bistrot, Le divan, les Jardins de Taïmani..., ces trois dans un esprit français lié à l'origine de leur concepteur que l'on n'imaginerait pas trouver dans ce pays, chacun avec une histoire. L'un d'entre eux, a été l'objet et surtout sujet d'une série TV en France : « Kaboul Kitchen ». Des petits moments rares qui font

¹ Voir www.afghanfilmproject.com

² Devictor A., « Tactique de guerre, techniques du corps: «Pour une lecture du fait guerrier en Afghanistan à partir d'images filmées », in *Anthropology of the Middle East*, Volume 7, Number 1, Spring 2012, pp. 51-68(18) ; Devictor, Agnès, 2012, « La guerre dans un fauteuil (de cinéma), *Europe*, n°985, mai 2012, pp. 82-95.

comprendre que la vie à Kaboul s'est dégradée fortement depuis l'époque évoquée dans cette série ou dans les deux numéros de la BD « KabulDisco » : les fêtes sont devenues rares, voire quand elles existent sources de stress...

Une *première sortie de Kaboul* pour aller visiter le site d'un projet agricole de l'AFD, dans la province de Pawman, au nord de Kaboul, dans la vallée de Chamali a été un moment fort et attendu. Une matinée passée avec des agriculteurs, qui exploitent le raisin, la rencontre avec des « Mirab », gestionnaires traditionnels de la répartition de l'eau glaciaire provenant des montagnes proches, drainée et transportée par des « Kareze », ces canaux traditionnels en profondeur sous le sol dont certains d'entre eux sont centenaires. Un accueil « viril » entre hommes plutôt âgés, la prise en compte des réalités de terrain, bien loin du caractère superficiel des lieux de vie de la communauté internationale, la prise en compte des problèmes opérationnelles de la mise en place de l'aide, la faiblesse des résultats comme les questionnements des bénéficiaires des projets sur les conséquences des opérations sur les bénéfices réels des projets, et évidemment l'enjeu de l'accès à l'eau et de sa juste répartition entre paysans qui renvoie à des problématiques lourdes de rapports d'autorité entre les représentants de l'Etat et les « Commandants » et la main mise de quelques « Bigmen », sur les travaux (et les ressources) de l'Etat, ici la route nationale entre Kaboul et le nord...

L'autre sortie a consisté en un déplacement en empruntant la route de Kaboul à la ferme d'Etat de Puze-e-Shan Farm dans la province de Baghlan. Ceci nous a conduits à traverser le *Tunnel de Salang*, qui culmine à 3.400 mètres d'altitude, le troisième plus haut au monde. Une épreuve psychologique : un long boyau de 2.400 mètres de long, au macadam défoncé, sans éclairage, sans évacuation d'air, fréquenté par des camions énormes qui font le commerce entre Kaboul, Pakistan et les pays de l'Asie centrale et qui parfois se bloquent à l'intérieur, tant l'espace est réduit entre les voies de gauche et de droite... La neige était au rendez-vous au retour et à la sortie : les énormes chasse-neiges poussaient à la montée des camions de 40 tonnes, sans chaîne, vers l'intérieur du tunnel plat, en espérant que de l'autre côté, ils pourraient descendre vers la vallée sans trop de risques, ce que démentent les carcasses sur le bas-côté... Infrastructure marquée par l'histoire de ces trente dernières années : construite par les soviétiques, attaquée et détruite en partie par les Moudjahidines, puis bloquée pour empêcher l'arrivée des Taliban dans la vallée du Panshir, reconstruite par l'aide internationale mais non entretenue et en ce moment à la merci des avalanches qui ont tué les hivers derniers plusieurs centaines de personnes, sans compter ceux qui ont péri asphyxiés à l'intérieur, un endroit mythique... Des paysages de montagnes enneigées et de vallées profondes, le long d'une route où surgissent à certains endroits des cimetières remplis de centaines de chars russes et des événements flous aperçus de la fenêtre de la vie rurale : une procession de femmes dans les champs, quelques cavaliers et toujours les camions bigarrés pakistanais... Et puis, au milieu de la journée, un déjeuner sur l'herbe à la

Renoir, avec messieurs barbus mais sans femme... La visite de la ferme, la participation à une formation proposée pour les membres des coopératives de la province, la soirée passée à discuter des projets agricoles dans la « Guest House » de l'Aga Khan, à essayer de comprendre les relations communautaires afghanes...

Des *échanges* professionnels avec des membres du gouvernement, d'organisations internationales, d'ONG sont des moments importants dans la vie professionnelle de « développeur ». J'ai ainsi découvert, impressionné, la qualité et la diversité du réseau d'institutions de l'*Aga Khan Development Network* (AKDN) et ses multiples agences et leurs professionnels dans des domaines variés allant de l'agriculture à l'urgence en passant par la culture, l'économie, la micro finance, la santé, la formation universitaire... très présent et actif en Afghanistan. Une agence qui possède une vision mondiale, une approche multi sectoriel et de long terme, avec à sa tête une personnalité « *His highness* » qui a inaugurée l'Institut français de la femme et de l'enfant (IMFE, voir blog) inscrite dans le temporel et le religieux, basée à Chantilly, aidée par des personnalités de haut niveau, formé dans des universités du monde entier... En Afghanistan, une place importante des professionnels pakistanais, une communauté de fidèles ismaéliens nizârites, courant minoritaire de l'islam chiite, des régions privilégiées avec un axe communautaire le long d'une sorte de croissant pakistano/tadjikistanais/afghan... L'AFD finance plusieurs des projets de l'AKDN en Afghanistan mais aussi dans le monde.

Les questions au sujet de ce départ, les changements produits par cette arrivée

L'absence à Kaboul de sollicitations extérieures qui scandent habituellement la vie en France oblige de fait, à se centrer sur soi dans un environnement nouveau. Sa place au sein de ce dernier, n'est pas reconnue naturellement, elle fait même fortement débat si l'on en juge par la volonté affirmée d'une partie de la population afghane à chercher à précipiter activement le départ des étrangers... Cette plongée dans un nouveau monde oblige d'une certaine manière à me redéfinir, à chercher une reconnaissance extérieure sur des champs professionnels nouveaux, en gros à me 'challenger'. Tout ceci participe du choix de partir en Afghanistan, même si ces raisons n'étaient pas forcément aussi explicites au départ. La découverte d'un univers géographique et culturel différent, une prise de distance par rapport à ce qui contribue à créer une bulle (pour ma part, agréable) autour de soi était également un autre élément de motivation. L'imaginaire lié à ce pays a été un autre facteur motivant. Bien sûr dans le cas de l'Afghanistan, il m'était apparu très clair que tous ces désirs ne pourraient pas facilement se concrétiser, qu'ils s'accompagneraient également de risques à la fois personnels et professionnels, qu'il faudrait certainement accepter de rester en retrait par rapport à une attirance naturelle pour des contacts humains et que la perception sensorielle du pays, de sa géographie, de sa lumière, de ses odeur serait difficile. La vaste recherche d'altérité ne pourrait se passer comme cela avait été le cas au Sénégal en Haïti...

Vivre dans un pays en conflit en raison d'une guerre soutenue et lancée (indépendamment du débat sur ses raisons : justes, légitimes ou autres...) par son « propre camp », l'occident libéral et dominant du XX siècle, une guerre donc mise en œuvre par les USA, portée par l'OTAN accompagnée par une large communauté internationale, crée un biais supplémentaire dans la relation avec le pays. Je ne suis ni dupe, ni naïf de penser que l'aide apportée par la communauté internationale, puisse faire accepter durablement la violence et changer les mentalités des afghans en quelques années, loin à la fois géographiquement et culturellement des avantages qu'elle procure à d'autres, plus proches des lieux de décisions, de cultures ou de pouvoirs...

Comment et pourquoi être parti ?

« C'est ce vide immense qui nous pousse au jeu, à la guerre, au voyage, à des actions quelconques mais fortement vécues, et dont l'attrait premier est l'agitation nécessaire à leur accomplissement. »

Lord Byron

J'ai décidé très rapidement, tout au plus en deux ou trois heures de partir en Afghanistan dès que le poste est apparu sur l'écran de mon ordinateur en juin, relativement vierge comme à mon habitude d'idées préconçues sur la situation, même si j'avais bien sûr des informations que j'ai glanées depuis des années sur ce qui se passe dans ce pays, l'échec de l'intervention, peu instruit sur ce que j'allais trouver en matière de sécurité, mode de vie... comme si cela faisait partie intégrante du paquet... Sans non plus être plus que cela préoccupé par les conséquences qu'allait avoir cette décision pour les autres... Comme cela est expliqué par plus illustre que moi :

« A un ami qui lui demande conseil au sujet d'une affaire amoureuse, Freud répond que, pour les petites choses de la vie, on doit peser mûrement sa décision, mais que, pour les affaires graves, on doit foncer. » cité par, Renata Saleci, philosophe slovène (ouvrage « La tyrannie du choix »)

Une intervention à Kaboul limitée par les ressources disponibles en don, une présence dans un pays pas fortement soutenue par le siège de l'AFD (la fermeture était programmée mais que la visite du Pt Hollande a repoussé), dans un contexte rendu délicat par des enjeux diplomatiques et politiques, ne peuvent pas être des éléments de justification suffisantes d'une prise de risque personnelle.

Il faut donc aller vers d'autres motivations moins professionnelles et plus personnelles, un besoin peut être de se mettre en péril (pas uniquement dans sa dimension physique), l'envie de participer à quelque chose qui donne l'occasion d'apercevoir des problématiques

nouvelles, d'essayer de comprendre ce qui s'y joue dans la guerre, cette grande inconnue des gens de ma génération pour qui n'a pas fait de l'humanitaire ou de carrière militaire, et ce qui doit contribuer à la recherche d'une sortie de conflit, l'envie de percevoir comment l'homme peut s'y retrouver, s'y déplacer, s'y mouvoir... Plonger dans la nature sombre de l'homme, essayer de comprendre comment et pourquoi quelque part au nord, des hommes et des femmes décident d'envoyer se battre d'autres hommes et femmes, qui en font métiers, pour des causes qui sont souvent obscures ou plus complexes qu'il n'y paraît de premier abord... Il reste aussi une avant dernière possibilité, que la crise de la cinquantaine, après celle de la quarantaine et celle encore plus difficile de la trentaine donne envie de chercher à vivre de nouvelles aventures, de se donner le sentiment qu'il est urgent d'agir avant qu'il ne soit trop tard... Tout ceci peut contribuer en partie à expliquer que l'année dernière, en relation avec mon activité au sein de MSF, j'avais eu envie de m'engager dans une mission courte de quelques mois dans un pays difficile, voire en guerre. Une envie d'être « embedded », de me trouver physiquement dans situation délicate, mouvante, dans un ensemble de rapports de forces qui échappe à l'individu seul, afin de mesurer ce qui s'y joue dans ces environnements de crise ultime et de se voir réagir sous cette contrainte.

L'opportunité de partir en Afghanistan, un pays qui est, avec quelques autres, au cœur des débats sur les rapports internationaux depuis plus d'une décennie, a répondu à cette envie. Pas toutefois au point de croire après des propos échangés avec le général Olivier de Bavinkove numéro 3 de l'ISAF et quelques autres personnes de l'ambassade lors de la venue de Laurent Fabius, que l'histoire s'écrivait en Afghanistan, même si cette guerre fera partie de l'histoire du début du XXI siècle, par ses conséquences sur le rôle de l'intervention extérieure, par l'échec de 10 ans de la plus longue guerre connue par l'occident moderne. D'autres éléments sont enfin entrés en compte, une opportunité professionnelle après les échecs de mes candidatures au Maroc, au Mali pour les raisons du conflit au Nord en début d'année, le non renouvellement (surprise) de mon mandat d'administrateur et trésorier à MSF, une possibilité estimée de valoriser et de me repositionner professionnellement, de pouvoir retrouver des responsabilités techniques et humaines après une longue phase passée à produire de la connaissance, d'être en contact avec le pays et les gens pour lequel on met en place des projets...

J'avais pourtant essayé de maîtriser ce désir d'un nouveau départ en expatriation, d'en connaître les limites, voire d'estimer la superficialité d'une présence plus institutionnelle qu'en prise avec le réel d'un pays, mais devoir reconnaître que j'ai des choses à faire à Paris dans les multiples associations dont je fais partie et de pas oublier que le réseau de mes amis est à la fois vaste et surtout extrêmement important pour moi et d'aimer l'entretenir n'aura pas été suffisant.... L'égo n'est jamais très loin, surtout quand on ressent aussi la fin d'une carrière, le sentiment de ne pas l'avoir articulée comme on l'aurait imaginé au départ, de noter un peu tard que la reconnaissance passe aussi par des

responsabilités sur les choses en devant reconnaître que sur le plan des idées, je ne peux pas non plus honnêtement me définir comme un intellectuel et même cela m'aurait certainement plu de l'être. Je dois admettre que je n'étais pas construit pour cela...

Comment accepter l'« enfermement » que semble représenter la vie à Kaboul alors que l'on me sait (ou qu'on me dit - positivement ou négativement -, c'est selon...) : actif, agité, voire versatile ?

Cette question m'a été posée avant mon départ et lors de mon premier passage en France. Je n'ai pas de réponse très évidente à proposer, sauf si cette affirmation suivante a du sens :

« Enferme-moi, tu ne pourras pas détruire ma liberté intérieure. » enseignent les stoïciens.

Bernard Stigler dans un récent article affirme que la prison l'a profondément changé en lui ouvrant des portes. Ce qui peut sembler paradoxal me semble très vrai. C'est souvent en se retirant provisoirement du monde que l'on peut le penser, pour agir sur lui. C'est ce que propose la méditation, ce que pratiquent quotidiennement les chercheurs, les penseurs... C'est ce que m'ont procuré aussi, à un moment de ma vie, la course à pied ou la vie sur l'île Gorée, des occasions exceptionnelles de pouvoir penser, d'être isolé pour un moment alors que règne le tumulte de la vie et de la ville autour... Je ne l'ai pas trouvé encore à Kaboul, trop occupé aux tâches quotidiennes d'une agence, sauf lors de ces petits moments à écrire ce Journal qui me rapproche des autres, d'un monde, de l'ailleurs mais aussi de quelques pensées personnelles et de cette tentative de comprendre ce pays, du sens de l'action, au-delà de la mise en œuvre des activités des projets...

J'ai coutume de dire lors de mes retours que cette vie à Kaboul a, par moment et pour moi des caractères monastiques à la fois par ses aspects pratiques : aujourd'hui en vous écrivant, je suis seul avec un gardien dans une grande maison froide, avec un gardien à l'entrée, je ne suis pas sorti de la journée, je n'ai parlé à personne depuis la réunion d'ambassade hier après midi, je pense et travaille, j'ai mangé frugalement les quelques restes d'un repas d'hier midi... Mais aussi avoir une dimension missionnaire : il faut croire en ce qu'on fait, essayer de convaincre une grande partie de la population par des actions qu'elle a raison de croire à la démocratie, à la vaccination, à l'état de droit, au développement économique, à l'égalité des genres..., même si les résultats ne semblent pas entièrement le montrer, ni même en donner des preuves tangibles est difficile... Pour ce qui concerne l'inévitable approche mystique qui va de pair, tout reste à ce stade encore ouvert...

J'ai adoré le livre de Sylvain Tesson qui évoque ses 6 mois passés, replié dans une Isba au fond de la Sibérie. Cet ouvrage *Dans les forêts de Sibérie* questionne la notion de civilisation, de progrès. Je suis aussi loin de l'ermite que des *Wanderer* qu'il décrit dans un autre ouvrage « *Petit traité sur l'immensité du monde* » : « *Seuls peuvent vivre comme le vrai*

Wanderer ceux que nul lien n'attache, capables de répondre à l'appel du dehors sans accorder un regard à ce qu'ils abandonnent ». J'aime ces caractères forts, engagés au service d'une idée, d'une façon de vivre, capables à la fois d'être cohérent avec leurs idées, plus qu'avec les biens matériels, tout aussi capables de les faire partager, de les justifier aux yeux des autres, d'une construire une éthique voire une problématique permettant de lire le monde. Paul Farmer en est une autre figure totalement opposée, exceptionnelle aux regards des enjeux du monde, totalement inscrit lui-même au contraire du précédent dans l'action et la réflexion tant en faveur de la santé mondiale, de la lutte contre la pauvreté que pour la justice sociale. J'aurais aimé être capable de suivre cet aphorisme :

« Choisis un maître, peu importe lequel, et obéis longtemps. Sinon, tu périras et tu perdras toute estime de toi-même. »

Friedrich Nietzsche

[Jouer au héros plutôt que de laisser gagner Eros](#)

Ce départ a eu aussi des conséquences plus personnelles. Je sais bien et je le comprends aisément, que ce choix a pu être également vu comme (et dans ce sens est probablement aussi) une façon de ne pas m'engager vraiment dans une vie sentimentale, familiale, alors qu'il semblait que cela me plaisait et que j'en avais de plus envie... Une nouvelle relation commencée fin mars de cette année m'apportait une ouverture vers d'une relation apaisée et qui pouvait se projeter dans le futur. Il y a bien sûr la question des enfants. Mes deux filles Constance et Julie sont désormais grandes maintenant et il est trop tard pour rattraper les années loin d'elles mais Victor avec ses 6 ans a besoin de son papa et j'ai autant le désir de lui, d'être avec lui. Sa présence m'apaise et me stabilise. Mes trois enfants donnent un sens pluridimensionnel à ma vie, bien au delà de ce tout ce je trouve ici à Kaboul. Pourtant, je n'ai pas fait le choix quand j'ai eu l'occasion de le faire à plusieurs occasions ces dernières années de vivre ensemble Je reconnais toute l'immensité de ces erreurs dont je porte la responsabilité et les effets que cela a eu dans mes relations affectives et pour les personnes concernées. Je crois avoir beaucoup créé d'attentes, avoir certainement joué d'elles, sans le rechercher réellement, mais au final les fait sont là, je n'y ai que répondu aux preuves d'amour que je ne comprenais pas, en quête incessante d'autres projets ou plus exactement d'une autre approche de moi-même. Difficile probablement quand on ne s'aime pas soi-même tel que l'on est, de trouver l'amour avec les autres...

Le choix d'un pays considéré comme dur a certainement quelque chose à voir avec cela. Une forme de repentance dont j'ai conscience qu'elle est pourtant dérisoire, futile et inutile. Comme il en est aussi se mettre hors jeu, de ne plus rejouer la scène répétée de la séduction dont je ne suis pas capable d'en assumer les conséquences... Le docteur Henri Laborit a fait l'éloge il y a quelques années dans la compilation de ses travaux dans un livre grand public

qui a été repris dans un film célèbre *Mon oncle d'Amérique* d'Alain Resnais, l'« Eloge de la fuite ».

L'argent...

Pour être tout à fait honnête et complet, il faut bien, pour finir ce tour d'horizon des motivations liées à ce départ, aborder la question pécuniaire. Il est connu que l'Afghanistan est une poule d'or pour les expatriés, mais aussi les afghans qui travaillent pour l'aide. Ce point est vrai en très grande partie, sauf pour les personnels des ONG françaises et pour les cadres de l'AFD. Une preuve : il y a à l'ambassade, le fonctionnaire le mieux payé de la République, ce qui ne remet en rien ses grandes qualités et engagement... Le cadre soumis à mobilité (SAM) de l'agence en poste à Kaboul n'est certes pas malheureux (sa situation est bien meilleure qu'à Paris) mais il ne gagne pas mieux sa vie que s'il était à Bamako, Niamey, Luanda, Jérusalem ou autre Port au Prince, même s'il risque objectivement plus sa vie dans ce poste que dans autres villes citées. Les contraintes sont aussi bien plus fortes à Kaboul : pas de vie familiale autorisée, impossibilité de sortir dans la rue, de visiter le pays, une vie sociale réduite, l'obligation de vie commune avec un second cadre expatrié (chambre en face, bureau en face, repas communs de fait... même si cela peut être agréable et l'est effectivement dans le cas présent), une équipe locale de l'agence moins performante que dans la plupart des autres pays pour des tas de raisons (recrutement récent, absence de culture de développement, formation limitée...), un rôle de l'AFD beaucoup moins central que dans des pays de l'espace francophone africain...

Pourtant au-delà de ces constats des limites de l'action, le travail est passionnant, beaucoup plus que je l'avais imaginé au départ.

Les éléments du contexte afghan qui participent de ce vif intérêt

L'Afghanistan au cœur de l'actualité mondiale

Pourquoi donc l'Afghanistan a-t-il été durablement au cœur de l'actualité internationale ces dernières années ? Serge Sur dans *Questions internationales*³ y répond. Ce pays représente tout d'abord un laboratoire des conflits asymétriques, puis une boîte à chagrins pour la puissance américaine, ensuite un défi pour l'occident et ses valeurs et enfin, un risque majeur de défaite politique et militaire.

Alors que sa géographie est peu favorable : espace montagneux, peu facile d'accès, pauvre en ressources, éloigné des centres humains et politiques, aux confins d'empires disparus : Russie et Britannique avec lesquels il a soutenu plusieurs guerres qu'il a toutes gagnées. Est-ce cette histoire particulière et un certain exotisme qui avait poussé le cultivé Georges Pompidou à se rendre en plein mai 68 dans ce pays ?

³ Questions internationales AfPak, n°50 La documentation française, 2011

Plus récemment, la guerre menée par les russes en Afghanistan a eu plusieurs conséquences dont on mesure encore les effets. Cette guerre, enjeu de fixation des rapports de la Guerre froide a conduit au durcissement reaganien qui a en partie entraîné la chute de l'URSS. Elle a conduit à l'entrée du mouvement islamique extérieur soutenu dans les années 80 par les USA et le Pakistan, dans un conflit réplique du Vietnam mais à front renversé où l'armée russe y perd son image d'invincibilité, son moral, sa puissance...

Cette guerre peut sur certains plans être comparée à la guerre d'Espagne qui fut à partir de 1808 le début de la fin des succès militaires de Napoléon et la première des guérillas modernes. Pour avoir vu en novembre dernier une exposition passionnante à la bibliothèque coloniale de Séville (*Archivo General de Indias* : Archives générales des Indes) portant sur cette courte période 1808-1814 qui permet de voir les conséquences du côté espagnol des guerres napoléoniennes et leurs conséquences extrêmement importantes à la fois sur la nation, l'Etat de droit et les libertés publiques, le rapport à l'absolutisme royal et la situation des colonies espagnoles en Amérique, cette comparaison est évidente. Cependant, contrairement au Vietnam et à l'Espagne qui ont renforcé leur nationalisme à travers la lutte, favorisé l'unification et consolidé l'Etat, les guerres afghanes n'ont pas conduit à la création d'un Etat solide. Demeure un espace de rapports de forces entre populations amalgamées en communautés qui débordent de plus largement des frontières, vers le Pakistan, l'Iran... L'Etat au sens moderne n'a pas progressé beaucoup : les institutions ne sont pas solides malgré d'importants soutiens extérieurs depuis 10 ans : la corruption reste endémique (cf. paragraphe à ce sujet), un système politique féodal qui maintient les rapports de force à travers la solidarité des féaux, les tricheries électorales, les discriminations à l'encontre des femmes, la production d'opium en croissance... La sécurité civile n'est pas présente, les potentats locaux sont toujours en place, les enjeux communautaires sont forts : lors de la fête de l'Achoura de novembre dernier, les étudiants chiites et sunnites sont entrés en conflit à l'université de Kaboul (plusieurs morts par défenestration), ce qui a conduit à la fermeture de l'université pour plusieurs semaines... L'Afghanistan n'est toujours pas maître de son destin, à la merci des enjeux extérieurs dans un espace où s'affrontent de grandes puissances régionales ou mondiales : Chine/Pakistan/Inde/Iran/USA, sans parler de puissances régionales émergentes : Turquie...

Ce défi afghan, a été en partie créé par l'occident depuis la guerre froide avec le développement du mouvement islamique qui s'est développé au cours des années 90 alors que les USA avaient tourné leur regard de ce pays, après la chute de l'URSS et la fin de guerre froide, la montée des nouveaux enjeux de la mondialisation économique et financière, de nouveaux enjeux régionaux... Contrairement à ce qu'a affirmé Francis Fukuyama dans son livre controversé *La fin de l'histoire et le dernier homme* en 1992, ce n'était pas la fin de l'histoire, la démocratie n'a pas fait l'objet d'un consensus général permettant de mettre fin aux conflits idéologiques.

La dernière intervention américaine a été engagée sur la base de la résolution 1386 du Conseil de Sécurité le 12/9/2001. Les américains ont d'abord refusé l'aide offerte par l'Otan. Après les premiers échecs, ils sont allés à la recherche de soutiens avec une demande d'engagement de plus de soldats européens dans une guerre sans clair objectif et sans stratégie, auxquels d'ailleurs les européens n'ont pas été associés...

[Intervenir au nom de l'humanitaire, suite...](#)

Alors qu'un débat est lancé sur l'intervention au Mali, il est bon de tirer les enseignements des interventions engagées dans d'autres pays. La dernière décennie a été marquée par un regain d'intérêt en faveur des interventions à l'étranger et de la construction/reconstruction des Etats. De manière parfois optimiste, comme le montre les travaux de la Rand Corporation qui dans son *Beginners's Guide to Nation-Building* affirme que le succès dépend avant tout d'une bonne gestion, d'un déploiement de troupes généreux et d'argent en quantité suffisante, allant jusqu'à mettre en équation ces paramètres en regard de la population du pays concerné. Le manuel de contre-insurrection de l'armée américaine propose de son côté d'accompagner les troupes par des ingénieurs, des enseignants, des travailleurs sociaux et des experts en « State Building », que l'on peut résumer dans la triologie « *Clear, Hold, Build* ». *Clear* : nettoyer l'insurrection ; *Hold* : pour atteindre un certain niveau de sécurité ; *Build* : ensuite faire du développement et stabiliser la situation. Ces théories qui ont pris naissance lors des mandats de Georges Bush Junior ont été reprises par Barack Obama notamment de la décision du « Surge » en Afghanistan qui a conduit à accroître significativement le nombre de soldats dans ce pays, avec des objectifs plus clairs que dans la période précédente mais avec un succès plus que limité, comme le démontre la situation actuelle.

Certes, les interventions humanitaires ne sont pas toutes des échecs. L'exemple de la Bosnie montre qu'il a été possible avec des moyens limités de terminer une guerre et de recomposer une région avec le constat que risque d'une nouvelle guerre apparait exclu. Dans le cas de l'Afghanistan, après une décennie de guerre, plus de mille milliards de \$ de dépenses, l'échec est patent. Il y a eu des progrès dans le domaine de la santé, de l'éducation, des télécommunications, mais les objectifs centraux, à savoir la construction d'un Etat et la contre insurrection ont échoué. Les Taliban (ou les insurgés) sont toujours présents. L'Etat de droit, la gouvernance, l'usage légitime de la violence sont en grand chantier. Comme l'affirment Rory Stewart and Gerald Knaus⁴, ces échecs sont notamment liés au manque de prise en compte du contexte culturel d'une intervention, une croyance trop forte à la capacité de changer un pays étranger, à l'exagération des peurs liés à certaines situations (Irak hier, Lybie l'an dernier, Syrie aujourd'hui...), et de la fierté des pays occidentaux liée à des théories abstraites qui sont en partie les conséquences de plans

⁴ Stewart R., Knaus G., « Can Intervention Work », Norton and Compagny, New York, 2012

stratégiques, tirés de théories du management, souvent détachées de la réalité concrète... Si ces erreurs ont été portées par des individus brillants, Richard Holbrooke, General McCrystal, Général David Petraeus, mais plus que des erreurs individuelles, elles reflètent l'échec d'une certaine approche culturelle. Il faut retirer de ces échecs, des leçons. L'obligation morale d'intervenir, la peur des Etats faillis ou voyous, la non intervention comme quelque chose d'impossible à envisager, le sentiment que l'échec d'une intervention n'est pas permis, doivent être désormais dépassés.

L'aide, ses résultats et sa prise en compte dans la stratégie de la contre insurrection

J'évoquais dans un précédent numéro la question des PRT, concept militaro humanitaire créé par les américains. Ils permettent de soulever la question des relations entre sécurité et développement. Si globalement l'échec de l'intervention est présent en Afghanistan, cet échec ne peut être tout à fait celui de l'aide au développement. Au niveau micro, l'aide peut évidemment apporter des bienfaits. La question qu'il convient de poser est d'avoir, en partie conditionnée cette aide à une stratégie de lutte contre l'insurrection. Pour cela regardons ce qu'en disent les travaux sur le sujet...

Une évaluation rigoureuse d'impact⁵ basée sur la méthode cas-témoins, villages bénéficiant de l'aide de projets contre d'autres non bénéficiaires, réalisée par la Banque Mondiale à partir des activités du vaste projet National Solidarity Program (NSP) en analyse les résultats. L'hypothèse de la recherche part du postulat de la doctrine de contre insurrection américaine qui affirme que le développement peut avoir des effets positifs sur les enjeux sécuritaires. Les résultats de l'étude montre en effet que dans les zones où la sécurité n'est pas trop délicate, les projets de développement outre, les effets favorables sur la perception du bien-être (même si les résultats objectifs quantitatifs en termes économiques ne sont pas encore mesurables), les attitudes vis-à-vis du gouvernement en place et la violence alentours et limitent le recours aux phénomènes insurrectionnels. Dans les zones insécurisées, ces projets n'ont pas par contre d'effet tangible... Globalement, ces projets ont, au-delà de la production de biens sociaux et économiques, plus un effet positif sur la limitation diffusion de la violence que sur la baisse du niveau de violence. Cette dernière ne peut être que le résultat d'un processus de long terme visant à baisser la volonté des afghans à rejoindre les insurgés, qui joue un grand rôle en Afghanistan... La fourniture de projets de développement donnerait l'opportunité d'avoir une vision positive du gouvernement et de réduire ainsi l'appui à la contre-insurrection.

⁵ Beath A., Christia F., Enikolopov R., "Winning Hearts and Minds through Development", Ppolicy Research Working Paper, WB, July 2012, Washington

Sur cette question plus générale de la contre-insurrection, plusieurs théories⁶ économiques existent (les économistes, comme dans toutes autres disciplines⁷ aiment s'emparer de tous les sujets...). Les analyses qui sont tirées de la littérature montrent que l'usage de la force n'est pas un élément décisif des résultats de la contre-insurrection, que l'usage des moyens mécanisés a un effet contraire et que l'usage de l'aide militaire étrangère peut renforcer l'insurrection. La question reste ouverte sur les effets + ou - de l'utilisation de la violence indiscriminée sur la croissance ou décroissance des attaques insurgées.

Quoi qu'il en soit, indépendamment de ces résultats, c'est un échec globalement. Serge Michailof, un ancien de l'AFD et de la Banque Mondiale, le montre dans ses derniers articles sur le pays comme dans celui intitulé « Afghanistan, reconnaître l'impasse » (Le Monde du 30/01/2012). Pour lui, l'aide internationale en privilégiant des structures parallèles pour la mise en œuvre des projets en par la-même ne renforçant pas un l'Etat, par ailleurs lui-même, influencé par l'approche du Pt Kazaï qui « confond construction de l'Etat avec établissement de réseaux d'allégeances personnelles ».

D'une certaine manière, l'Afghanistan est un peu l'antithèse des bonnes pratiques de l'aide internationale et d'une certaine façon les projets ont été mis en œuvre et continuent de l'être à l'opposé des recommandations du comité d'aide au développement de l'OCDE, lieu de réflexion sur les pratiques d'aide.

Sur le niveau de mise en œuvre des Principes d'engagement international dans les Etats fragiles et les situations précaires (PEF) les résultats⁸ étaient faibles en 2011. Ainsi sur les 10 critères retenus seuls 2 étaient jugés « bons » ou « plutôt en bonne voie » : i) « Promouvoir

6 Théorie de l'avidité (« Greed Theory») selon Paul Collier ou Herschel Grossman, les insurgés sont motivés par le gain économique personnel et cherche à s'approprier les ressources matérielles contrôlées par le gouvernement. L'aide peut contribuer à accroître la violence en mettant plus de ressources sur le marché. Théorie du marchandage (« Bargaining Theory ») de James Fearon et Robert Powell : elle s'appuie sur la théorie précédente mais suppose que la violence n'arrive que si un désaccord sur le partage pacifiques des richesses ou en cas d'asymétrie d'information. L'aide dans ce modèle peut aussi accroître la violence en modifiant les rapports de force et la valeur des ressources contestés mais cette violence s'exerce plus dans le court terme lors des phases de marchandages sur le partage des ressources. Théorie du coût/opportunité (« Opportunity/cost » Theory) de Henschel Grossman et James Fearon. Elle met l'accent plutôt sur le coût que le bénéfice de participation aux conflits. Une augmentation des ressources augmente le coût de participer aux conflits. Les projets de développement réduisent l'appétence à la violence des insurgés. Théorie des griefs (« Grievance Theory ») de Barry Posen, Ted Gurr, Roger Petersen montre que les conflits civils naissent de l'incapacité à régler pacifiquement les griefs créés par des désaccords ethniques ou sociaux. Les projets de développement qui ne conduisent pas à soutenir indirectement les tensions sociales ou sur la violence. Théorie du cœur et des esprits (« Heart and Minds Theory ») de Eli Berman, Joseph Fetter et Jacob Shapiro suppose que le niveau de violence est déterminé par l'attitude général vis-à-vis du gouvernement que les projets d'aide renforce.

7 Je lis actuellement une analyse sociologique fort pertinente sur les raisons structurelles de la souffrance amoureuse. Contrairement aux analyses psychologiques qui mettent l'accent sur les causes individuelles, Eva Illouz dans Pourquoi l'amour fait mal examine la souffrance amoureuse en analysant l'amour comme une institution sociale de la modernité. Elle dessine une économie émotionnelle et sexuelle propre à la modernité qui laisse l'individu désemparé, pris entre une hyperémotivité paralysante et un cadre social qui tend à standardiser, dépassionner et rationaliser les passions amoureuses...

8 Rapport 2011 sur l'engagement dans les Etats fragiles : Peut-on mieux faire ? OCDE, CAD, 2012

la non-discrimination comme fondement de sociétés stables et sans exclus et ii) S'aligner sur les priorités locales d'une manière différente selon le contexte ». Par contre 4 étaient « Mauvais » : i) Ne pas nuire, ii) S'accorder sur des mécanismes concrets de coordination de l'action des acteurs internationaux, iii) Agir vite... mais rester engagé assez longtemps pour avoir des chances de réussir, iv) Eviter de créer des poches d'exclusion.

Pour moi, cette activité à Kaboul permet de mesurer à quel point il peut y avoir un décalage important entre les déclarations et les pratiques. Le cadre stratégique et géopolitique du pays a influencé et continue de le faire, les actions de développement des grandes agences. La grande question demeure de pouvoir mesurer des résultats. Une évaluation récente faite sur les projets agricoles du Pôle de stabilité par le bureau d'études Euréka critique significativement les actions engagées et la manière dont elles ont suivies par ce Pôle. Je m'interroge aussi, indépendamment de l'engagement du personnel de l'Agence, sur la qualité de nos projets et surtout le niveau d'atteintes d'objectifs de développement. Cette question me met mal à l'aise... J'ai l'intention d'y regarder de plus près cette année.

La Cour des comptes devrait finir un rapport sur l'aide française en Afghanistan en 2013. Il est dommage que la mission n'ait pas eu l'opportunité de venir sur le terrain, pour des raisons apparemment de sécurité...

La Chine en embuscade

Le départ des troupes de l'Afghanistan en 2014 alors que la stabilité du pays n'est pas réglée signe l'échec d'une stratégie « occidentale » en faveur de l'Afghanistan. D'autres pays construisent la relève sous une forme différente, en fonction de leurs intérêts propres. La position de la Chine est illustrative de ce jeu de dominos régionaux. Sans avoir empêché l'intervention internationale qui a permis de déplacer le sanctuaire de son opposition Oïgour offert par les Taliban, mais sans l'avoir favorisé non plus, la Chine peut ainsi se prévaloir d'une certaine neutralité dans la phase militaire. Elle profite ainsi de la demande en biens d'équipements des marchés locaux et surtout d'investissements massifs dans les industries extractives de matières premières, une des richesses potentielles du pays. La visite d'un haut dignitaire chinois fin septembre, le premier de ce niveau depuis près de 35 ans et qui a fait la une des journaux locaux, montre l'intérêt du potentiel afghan (mines, pétrole, passage d'oléoducs entre Iran et Asie centrale puis Chine,...) aux yeux de Pékin. Le peu d'intérêt pour les enjeux des droits de l'homme de la république populaire dans ses pays de « coopération » pourrait s'accommoder aisément d'un retour des Taliban, tant qu'ils ne menacent pas de soutenir à nouveau les revendications religieuses des minorités musulmanes à l'intérieur de la Chine. Cela dépendra évidemment du degré de modération religieuse de ses derniers et de leur capacité à prendre en compte les contraintes du réel. Il ne faut pas oublier dans cette analyse (géopolitique), les relations entre le Pakistan et la Chine qui se sont alliés pour faire face à l'Inde. Ces deux pays ont évidemment une frontière

commune avec l'Afghanistan, large et extrêmement sensible côté pakistanais, limitée mais néanmoins présente dans le cas de la Chine.

Le coût de la guerre

Parler de coût de la guerre⁹ dans le cas de l'Afghanistan doit faire l'objet d'une clarification préalable. L'idée n'est pas de tirer un bilan financier des conséquences de cette guerre de plus de 10 ans dans toutes ces dimensions, positives et négatives. Réduire la guerre à une comptabilisation des dépenses et des recettes serait évidemment superficiel, voire méprisant pour ceux qui en ont souffert. Pourtant, il y a de multiples façons de rendre compte de cette réalité comme le font trivialement certains journalistes ou les militaires en évoquant par exemple le prix payé en pertes humaines, le « cout du sang versé » ce qui légitimerait certaines prises de positions occidentales sur l'évolution du pays. Les responsables militaires américains l'évoquent souvent. La relation entre la dépense budgétaire globale de la guerre et ses résultats sur le terrain apparaît aussi comme un questionnement légitime dans le débat public, surtout dans un contexte de crise.

Pour avancer sur le sujet, délicat, il convient de distinguer, ce qui dans le cas de l'Afghanistan est délicat, ce qui relève de la guerre proprement dit et des autres dépenses de « développement » (reconstruction, renforcement des capacités locales, fourniture des services de bases, investissement dans l'avenir, etc.). L'existence des « PRT » (cf. Journal 2), concept mixte d'action « humanitaro militaire » (ou l'inverse) qui ont conduit à des dépenses très élevées et de plus dans des zones difficiles « sensibles », complexifie l'analyse. Plusieurs travaux ont été réalisés sur le sujet. Ils sont certes intéressants mais moins passionnants qu'un roman d'espionnage récent qui montre les enjeux de cette confrontation entre l'occident et l'orient à la fois militaire, culturelle, économique et politique.

Le roman excellent *Blood Money* sorti en 2012 chez Lattes, du journaliste et éditorialiste américain Prix Pulitzer, David Ivernat, met en jeu les services secrets américains (et de nouvelles officines encore plus secrètes) et l'ISI pakistanais autour du terrorisme et du contre-terrorisme à la frontière de l'Afghanistan et du Pakistan. Une fois tombé dedans on ne peut plus le quitter...

Corruption

La corruption est un enjeu majeur du pays. Le dernier rapport de Transparency International http://www.transparency-france.org/e_upload/pdf/cpi2012_mapandcountryresults.pdf

montre que le pays est l'antépénultième pays dans la liste des pays les plus corrompus au monde. Les afghans s'en plaignent souvent avec raison. Cette corruption part du plus haut

⁹ Eisenhower Study Group, June 2011, <http://coto2.files.wordpress.com/2011/07/costs-of-war-2001-2011.pdf> et Fontanel J. «Un bilan des coûts de la guerre en Irak et Afghanistan », Questions internationales, n°55,2012. Voir Aussi Peter Bergen, The Longest War, 2011

somment de l'Etat. La question de l'accaparement des terres est au cœur d'un futur possible scandale ici à Kaboul avec un rapport explosif sur le sujet que la presse pourrait décider de dévoiler mais à grand risque pour elle... Il est coutume de dire que des millions de \$ quittent le pays parfois dans de simple valise depuis l'aéroport de Kaboul en général vers Dubaï. Le pavot dont la production a augmenté cette année est en une source. Le détournement de l'aide étrangère à travers les contrats en est une autre.

L'opium

Trente ans de guerre, de pauvreté, de sous développement ont conduit à la croissance de la production d'opium, l'année 2012 a vu une forte augmentation de la récolte, favorisée par des conditions climatiques favorables. En 1970, la production était de 130 tonnes (T), elle est passé à 1.200 T au départ des russes, 4.600 T en 1999 sous les Taliban, 8.200 T en 2007 sous l'Isaf. L'Afghanistan produit 90% de la drogue illicite dans le monde. Plusieurs travaux ont montré la relation forte entre économies de guerre (ou conflits/instabilité) et de la drogue, la criminalisation de l'Etat et perturbe le retour à la paix. Haïti est un autre bon exemple. L'instabilité de l'Afghanistan a été alimentée par la production de drogue. Les conflits entre Commandants et seigneurs de guerre ont été rendus possibles par cette économie et étendus par la volonté de contrôle de ces ressources.

L'Afghanistan est un pays semi-aride, l'irrigation est indispensable à la production agricole mais il manque d'eau pour la culture des céréales. La guerre a conduit à la réduction de la capacité de production des terres cultivables en surface de plus décroissante. La culture de l'opium s'inscrit cependant dans une démarche logique du point de vue de l'économie rurale et du paysan avec la recherche d'une stratégie d'autosuffisance et de sécurité alimentaire et non dans une quête de profit maximale. L'autosuffisance familiale en blé a fortement décliné ces dernières années, la récolte est en général passée de 2 récoltes annuelles à une seule, la période d'hiver est désormais réservée à la culture du pavot qui permet aux paysans pauvres de survivre. L'insécurité économique est une puissante motivation à entrer dans la culture du pavot et l'inverse est vrai : plus le capital agricole plus la volonté en faire du retrait de la culture augmente¹⁰.

L'opium représente entre la moitié du PIB afghan. Environ 100.000 fonctionnaires sur les 250.000 à 400.000 fonctionnaires en tireraient partie. Les insurgés protègent, voire encouragent la production d'opium. Les opiacés (opium, morphine et héroïne) partent ensuite en Europe et Afrique, principalement par le Pakistan, l'Iran et l'Asie centrale (Tadjikistan, Ouzbékistan et Turkménistan), un peu la Chine aussi. Il faut se rappeler que le Pakistan durant la guerre soviétique en Afghanistan a soutenu en échange des armes fournies par la CIA, le trafic d'opium.

¹⁰ Roe A., Water management, Livestock and the Opium economy, AREU, Avril 2009

La répression ne peut suffire, il convient de travailler sur des réponses économiques et sociales afin de lutter contre les causes de la production locale selon Pierre-Arnaud Chouvy (www.geopium.org). L'AFD finance un projet s'inscrivant dans cette logique.

Un peu de superficialité pour finir : le papier « Kaboul au cœur »

Enfin, pour donner un peu de légèreté à la fin du journal, j'ai retenu de faire référence à quatre femmes françaises ont choisi de s'installer dans la capitale afghane. Ces portraits évidemment journalistes et de plus très « Madame Figaro », sur lequel je suis tombé par hasard, montre une autre facette très « people » du pays mais qui met l'accent sur les différentes motivations de personnes étrangères qui ont choisi de venir vivre ici. Après tout la vie même dans un pays en conflit est là, tout aussi complexe et déroutante qu'ailleurs, offrant des opportunités variées et des espaces de satisfaction individuelle et collective comme dans n'importe quel lieu, rassurantes pour les familles qui, au loin craignent le pire alors que le risque est amplifié par les médias. C'est pour ces familles seules, que j'ai décidé d'évoquer ce papier ici : <http://madame.lefigaro.fr/societe/kaboul-coeur-051212-307558>

Une façon de saluer la nouvelle année occidentale 2013 qui n'est pas tout à fait la référence ici...

Annexes

Pour avoir quelques chiffres utiles pour ceux qui aiment appuyer la réflexion sur les données quantitatives

Indicateurs économiques et sociaux à l'orée de 2013

La croissance économique de l'Afghanistan a ralenti, mais reste satisfaisante pour produire des niveaux de vie moyens naissants. On s'attend à ce que la croissance du produit intérieur brut ferme l'exercice 2011-12 à 5.7 pour cent, contre 8.4 pour cent en 2010-11. Le ralentissement dans la croissance provient des conditions météorologiques qui ont baissé la production d'agriculture au-dessous de la moyenne des années précédentes. *Économie* : cette année 2012-13 on s'attend à ce que la croissance du PIB (reprenne de nouveau et est estimé à 7.1 pour cent. Des conditions météorologiques favorables pendant le premier trimestre de l'année ont abouti à une bonne saison des récoltes, qui va probablement augmenter la production agricole. Le secteur de services continuera à représenter environ moitié de croissance économique pour l'année suivante, alimenté par la croissance dans le secteur de télécommunications. De plus, le financement des donateurs et des projets de développement continueront à conduire la demande de services de distribution et le transport. Des projections à plus long terme sont moins positives. On s'attend à ce que les niveaux d'aide baissent significativement, qui réduira la croissance de PIB (de produit intérieur brut) aux niveaux de 4 à 5 pour cent par an. Un trou de financement assez important continuera à exister jusqu'en 2021 malgré les projections de croissance saine dans la collecte de revenu domestique. Le plus grand défi économique de l'Afghanistan est de trouver les sources de croissance durable et équitable.

Processus de Transition : le processus de transition de l'Afghanistan, qui a commencé en juillet 2011, est en cours. Avant avril 2012, la Force Internationale d'Assistance à la Sécurité avait achevée les premières et deuxièmes phases de transition par la remise de responsabilités à la sécurité nationale Afghane dans environ 17 des 34 provinces. La première diminution significative de forces étrangères sera postérieure en 2012 et on s'attend à ce que toutes les forces terrestres étrangères aient quitté l'Afghanistan avant 2014.

Éducation : En 2001, après que la chute de l'inscription Talibane nette a été évaluée à 43 % pour des garçons et 3 % pour des filles. De plus, il y avait seulement environ 21.000 professeurs (en grande partie peu instruit) pour une population d'âge scolaire évaluée à plus de 5 millions - ou environ 240 étudiants pour chaque professeur marginalement formé. Depuis 2002, l'inscription scolaire a augmenté de 1 million à 7.2 millions d'enfants; l'inscription des filles a augmenté de 191.000 à plus de 2.71 millions. Plus de 101.000 professeurs ont été formés en 2011-2012. Les efforts sont en cours pour continuellement améliorer des qualifications des professeurs et avoir en général accès à l'enseignement de qualité équitable en Afghanistan.

Santé : Selon des données récentes de l'Enquête de Mortalité de l'Afghanistan 2010 (AMS 2010), l'espérance de vie à la naissance est à 64 ans. Seulement 27 pour cent d'Afghans ont l'accès à l'eau potable sûre et 5 pour cent à l'assainissement adéquat. Néanmoins, il y a eu un progrès considérable pendant les neuf dernières années. Environ 85 pour cent de la population vivent dans les quartiers qui ont maintenant des fournisseurs pour livrer un paquet de base de protection sociale. Environ 57.4 pour cent de la population vivent dans la distance de marche à pied d'une heure d'un centre de santé publique (basé sur 2010 AMS). La mortalité des enfants - 5 en 2010 a baissé à 77 et 97 pour 1,000 naissances vivantes respectivement, 111 et 161 par 1.000 naissances vivantes en 2008. Le ratio de mortalité concernant la grossesse est environ 327 par 100,000 naissances

Accès à l'Électricité : le pourcentage de la population avec l'accès à l'électricité en Afghanistan est parmi le plus bas dans le monde. Le Ministère de l'Énergie indique qu'environ 30 pour cent d'Afghans ont l'accès à l'électricité. La situation s'est améliorée significativement dans les centres de population urbains majeurs le long du couloir critique du Nord-est entre Mazar-e-Sharif et Kaboul, après l'importation de puissance électrique d'Ouzbékistan et la réadaptation de trois usines hydro électriques (Mahipar et Sarobi achevées et Naghlu en cours). Les parties croissantes de quelques centres urbains, par exemple Kaboul, Herat, Mazar-e-Sharif et Pul-e-Khumri, ont maintenant une alimentation électrique 24h/24 pour la première fois en des décennies.